

Collection « Trajets »

*fondée par Luc Fauconnet (†)
dirigée par Jacques Faget*

Cette collection est consacrée à l'analyse des dérèglements sociaux et des réponses politiques, judiciaires et sociales qui leur sont apportées. Elle a pour objectif de diffuser des ouvrages de réflexion, des travaux de recherche, et de faire connaître des initiatives institutionnelles et citoyennes qui contribuent à la construction d'un mieux-vivre ensemble.

Dernier paru

Robert A. Baruch Bush et Joseph P. Folger
*La médiation transformative
Une approche non directive du conflit*

Voir la collection complète en fin d'ouvrage

La médiation d'Adèle

DU MÊME AUTEUR

La dynamique du conflit
Au cœur de la pratique d'une médiation familiale,
éerès, 2016

Claire Bonnelle

La médiation d'Adèle

Postface de Jacques Faget

 érès

trajets

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2019

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-6297-0

Première édition © Éditions érès 2019

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

14 mai

Au sortir des gorges, la gangue d'asphalte de la route départementale monte en lacet dans les buis, serpente de part et d'autre d'un lit de pierres asséchées, longe les murs de quelques terrasses abandonnées et dévoile à l'aplomb d'une rangée de peupliers un village alanguiné par l'ennui. Un tracteur au loin circule. De loin le coin semble désert, comme à l'abri des tracasseries du monde. Pourtant, caché derrière une haie de broussailles, un curieux campement s'approprie le damier des premières prairies fauchées.

Olivier connaît. Il prend la piste qui zigzague entre les haies pour contourner le hameau et gare son van entre deux autres camions, sur une vaste étendue d'herbe rase sur laquelle il reconnaît quelques voitures. Le Ford de Tony. La C15 de ses amis de Nyons. Un fourgon bariolé qu'il a déjà vu ici l'année dernière. Il sort et fait quelques pas avec Chloé pour saluer les visages connus qui viennent vers lui. Il hume l'odeur du foin, étale la

plante de ses pieds nus dans herbe fraîchement coupée, embrasse du regard le champ piqueté des premières tentes igloos. Il se sent chez lui et sourit à la jeune femme qui l'accompagne ici pour la première fois. Il la trouve belle. Au bout du pré, une camionnette à la manœuvre crache une fumée noire. Des chiens jappent lorsque des enfants ouvrent les portières d'un camion, les appellent pour courir, sortent les balles de jonglage qui tombent et roulent. Une mandoline s'essaye à l'abri des regards quelque part dans un véhicule. Quelques notes aiguës, criardes. Un essai d'accordage. Des jeunes gens, torses nus, se retrouvent et s'empoignent. Un homme plus âgé – cinquante ans peut-être, l'air timide, se roule une cigarette sur le capot encore chaud de sa camionnette, il inspecte les lieux, essaye de décrypter l'ambiance. Dans ce parking improvisé, il apprécie l'absence de paraboles, de grosses cylindrées, de camping-cars équipés. Ici les carrosseries sont peinturlurées de taches de rouille, de fleurs et d'autocollants militants. Il sourit aux drapeaux tibétains, aux bâches de coton qu'un groupe essaye d'installer entre deux portières. Une jeune femme vérifie l'horizontalité de son véhicule dont elle fait patiemment le tour, s'engouffre à l'intérieur et tire vers elle, de toutes ses forces, une lourde caisse d'où elle extrait couettes et oreillers, puis dispose sur le sol des planches de bois sur lesquelles ses enfants dormiront. Des hommes circulent et rient, certains grassement. Des paniers passent de main en main, remplis de fromages et de pain, de boîtes

plastiques et de sacs en papier kraft, bientôt posés sur l'herbe quelques mètres plus loin. Un bébé pleure.

Beaucoup sont venus de loin, des hautes vallées du Buëch et de la Durance, d'un hameau désert dont ils ont été un jour amoureux, d'une ancienne bergerie dont ils retapent les dernières voûtes après des années de travaux. Ils se retrouvent dans leur refus des cages et de l'enfermement, dans leur exécration du béton, de la ville, des ronds-points et des zones commerciales. Du prétendu progrès, des innovations techniques qui font les sujets de conversation des gens normaux, ils ne voient que les travers, des ornières graves et profondes qui fondent l'artifice et le paraître, des miroirs aux alouettes pour moutons bien pensants. Ils vivent ailleurs. Aux premiers sons du désastre, ils ont fermé leurs écoutilles et ne veulent rien savoir de ce qui les ronge. Apôtres de la simplicité volontaire, armés d'une patience infinie et d'un inépuisable émerveillement pour le miracle de la vie, la nature, le peuple de l'herbe, ils préfèrent les plumes au goudron, les fleurs aux fusils, les fines moustaches des écureuils aux dents longues des loups que sont pour eux les hommes. Ils se savent inadaptés, écorchés, fragiles comme une peau de pêche, plus enclins à fuir qu'à s'arc-bouter pour singer les puissants. Envers et contre tout, par principe et pour la vie, ils ont décidé de couvrir la laideur du monde de rires et de beauté, quitte à porter des œillères pour ne rien voir de ce qui les abîme. Ils ont pour eux la stratégie du repli, du moindre, et l'envie du désert, comme les moines cisterciens qui

défrichèrent ces pans de montagnes sèches et pauvres. Le vide plutôt que le plein. Le peu plutôt que le trop. Ils se sont échappés du monde, choisissent le retrait, le reniement, l'ensauvagement, et si les plus meurtris, les plus blessés n'ont de cesse que de le fuir, les plus nombreux espèrent le changer, l'enchanter, voire le réenchanter. Le danser. De loin en loin, ils font corps et se retrouvent pour un chantier, une fête, un bal folk.

Volcaniques, excentriques, les femmes tissent leurs toilettes aux couleurs de leurs rêves, tons chauds, camaïeux de rouges, détails soignés. Chloé ne fait pas exception, habillée d'une jupe à volants rouge, d'une tunique de lin jaune ourlée de pourpre aux emmanchures, elle s'est couronnée la tête d'un turban de lionne. Avec son compagnon Olivier, jean noir et chemise bleue, elle se dirige vers la salle communale, palais du soir de ce hameau perdu, d'où sourd la ritournelle d'un accordéon chromatique. Olivier a ses repères, c'est un habitué. D'un pas vif, ils contournent la petite mairie, pimpante et colorée à l'ombre d'un grand platane, piquetée de drapeaux tricolores, et s'engagent dans une ruelle. Des chiens se cherchent et aboient, leur propriétaire, un sexagénaire hirsute et volubile, les exhorte à se taire, des enfants qui sortent on ne sait d'où, rient et sautent derrière eux sans que l'on sache s'ils veulent les calmer ou les entraîner. Tout au bout, en cercle, sur la terrasse de béton de la vieille halle au grain, des fumeurs discutent et grignotent à l'entrée de la salle. Des bouteilles de bière circulent, des paquets de chips, des joints de

cannabis. Au milieu des volutes odorantes, des enfants grimpent sur la balustrade, s'y assoient à califourchon, se balancent et se poussent. C'est à celui qui sera le plus bruyant ; les adultes laissent faire. Arrivent deux jeunes femmes à cheval, insolentes de majesté. D'un coup, tous se taisent, les filles impressionnent. Qui sont-elles ? D'où viennent-elles ? Une rumeur sourd. Quelle fierté ! Quel port de tête ! Pied à terre, les pétulantes cavalières dessanglent leurs montures, les entravent à un marronnier, leur tapotent la croupe puis, après avoir dénoué leurs solides guêtres de cuir, rejoignent la piétaille devant l'entrée du temple. À l'intérieur, quatre musiciens concluent l'installation, déplacent les chaises, règlent le son. La violoniste s'accorde, grande femme élancée toute de bleu vêtue, puis rit aux éclats. Olivier traverse la piste et vient la saluer.

Enfin, les musiciens annoncent une mazurka. Olivier s'en réjouit, c'est la danse qu'il préfère. Empruntant leur solennité aux amazones qu'il vient de croiser, il empoigne la main de sa partenaire et l'entraîne au beau milieu de la piste comme un marié qui inaugure le bal. Chloé est surprise. Les plis vermeils de sa jupe ondulent et se stabilisent en un jet de couleur. Olivier jouit des regards que suscite leur entrée magistrale, tout juste s'il ne fait pas une révérence. Il se redresse, regarde la femme devant lui et c'est Myriam qu'il voit, son ex-compagne, la mère de ses enfants, celle qu'il voudrait oublier. Il est à peine plus grand qu'elle, aucun de ses muscles ne bouge tandis qu'il attend les premières notes. Les bras

serrés, le corps à distance. Sa main gauche, presque tendue, qui soutient celle de sa partenaire, se prépare à donner l'impulsion qui tarde. Il sent la brise chaude du souffle qu'elle cherche à ralentir. Ils attendent.

Ils sont seuls. À l'orée de la piste, de potentiels danseurs se sondent du regard. Deux, puis trois, puis quatre couples s'avancent enfin et les musiciens se font discrètement un signe de la tête. L'accordéon démarre, suivi du violon. Olivier pendant plusieurs mesures se laisse pénétrer du rythme. Un, deux, trois, un, deux, trois..., il ne se passe rien, sa tête pendule, le regard au sol, il compte. Puis sans que ses pieds bougent, ses jambes se mettent à osciller, et bientôt son dos se réveille, suivi des épaules, du ventre et des hanches. C'est d'abord tout petit, pas timides qui vérifient leurs appuis, effleurent le parquet, se surprennent de leurs effets. Un, deux, trois, un... Le corps se souvient. Réminiscence des fluides. Étrange que ce savoir intime et profond des chaînes musculaires ! Le corps sait ce qui échappe à la conscience. Olivier s'abandonne. Il devient liquide fertile, ondoie et se courbe par l'élan qui du sol le conduit. Les danseurs tournent. C'est à peine s'ils touchent le sol – bien sûr ils le font, le balayent de la pointe des pieds, mais le mouvement les emporte vers un ailleurs inconnu des mortels. Ils glissent, serpentent les uns au milieu des autres, caressent l'espace comme au-dessus du monde. Par intermittence ils jaillissent et s'envolent pour tourner encore et encore, souples et gracieux tels des anges enivrés de beauté.

Une percussion démarre, peau tendue frappée, doigts endiablés, impétueux, africains. Quelqu'un crie. Les musiciens s'amuse. La mélodie passe d'un instrument à l'autre comme le furet du bois joli qui, de main en main, refuse de se montrer. Les pieds et les jambes s'entremêlent, les notes et les rires, les couples se frôlent en tournoyant. Depuis les chaises disposées tout autour de la piste, les observateurs suivent les entrelacs sans cacher leur désir de pouvoir un jour approcher cette extase. L'envie se lit sur leurs visages.

Mais quelque chose subitement ne va plus entre Olivier et Chloé. Un grain gêne. Un tout petit rien qui décale et fausse le tout. Le pas est perdu, ils s'arrêtent. Olivier retient Chloé, il attend le début de la mesure à l'arrêt. Il la fixe des yeux, inquiet, tandis que sa gorge nouée guette la résurrection de l'unité disparue. Instants de verre et de sable. Puis c'est le départ, la fragile envolée. Mais voilà que trop effrayée par l'incommensurable enjeu d'un casting qui lui échappe, Chloé rate de nouveau le saut sur le neuvième temps. Elle tombe à côté. À plat. C'en est fini. Myriam a disparu. Chloé ne comprend pas ce qui se passe, elle serre les lèvres, essaye de compter, se crispe, heurte le rythme. La légèreté lui fait défaut. Elle retombe quand il s'élève, saute quand il tourne déjà, tente de rattraper la mesure et finit par lui marcher sur un pied. Olivier s'agace.

– Je croyais que tu savais danser la mazurka !

Chloé blêmit. Son délit de maladresse alourdit subitement son corps qui, pataud et gauche, n'aspire plus

qu'à disparaître dans la foule qui se presse au comptoir. Olivier l'invite à boire une bière, mais il est ailleurs. Il cherche déjà Myriam parmi les autres danseuses, se retrouvant malgré lui six ans en arrière, à Châtillon durant la première nuit du folk, au stage de mazurka qu'ils avaient fait ensemble, à leurs esquisses prometteuses sur la terrasse inondée de soleil. Passé et présent s'entremêlent sur un lit de scottish, alors que l'accordéon s'envole. Il entend son rire gouailleur, les jurons aigus qu'elle proférait sans vergogne dès lors qu'elle faisait un faux pas. Il revoit leur campement près de la rivière du Bez, songe à leur tente fracassée par la tempête, son cri en la découvrant, savoure l'odeur de l'herbe mouillée qui emplissait la vallée.

Une pie s'égosille depuis une heure dans la noyeraie. Est-ce son cri rauque et métallique, désagréable, qui réveille Olivier, ou bien l'odeur du café, le cliquetis des tasses discrètement posées sur une caisse renversée, la glissière de la porte qui s'ouvre au soleil ? Engourdi au sortir de la couette, il se déplie lentement en marmonnant d'intraduisibles vers, puis fait quelques pas dans l'herbe dans un rai de lumière, il pisse nu en criant qu'il se les gèle et revient pour s'essuyer les pieds un à un sur le tapis du camion et se lover dans les draps.

Sur le chemin du retour, Olivier ne parle pas. Il repense au jugement, à la médiation qui dans dix jours va démarrer. Il est inquiet car il lui semble que tout son futur en dépend, le sien et celui de ses enfants. L'enjeu est

de taille. Il se dit qu'il a perdu une bataille mais il n'est pas découragé. Il a hâte d'y être, de prendre la parole, de susciter l'intérêt et d'être enfin écouté. Il ressasse les arguments, choisit ses mots, peaufine son discours qui peu à peu éloigne les ombres. Au volant de son camion, kilomètre après kilomètre, il se construit une confiance comme un mur sur lequel s'appuyer.

Tout d'un coup, juste avant Sédéron, il suggère à Chloé d'aller voir un verger, sorte de chef-d'œuvre arboricole dont il a entendu parler.

– Ce type est un magicien, dit-il, qui trouve dans la lande des arbustes sauvages sur lesquels il plante des greffons de fruitiers. Tout pousse chez lui ! Il bouture, soigne, greffe et restaure les arbres improductifs, croise les espèces entre elles et les nouvelles avec les anciennes variétés. D'un rejeton bâtard il fait naître un poirier, d'un prunelier un abricotier et d'un frêne, dit-on, il aurait réussi à engendrer un olivier ! C'est fort, non ? Adaptés au soleil et aux cailloux d'ici, aux pentes raides, ses arbres rustiques forcent l'admiration de tous, y compris, paraît-il, des paysans du cru pourtant sceptiques à l'égard des ex-citadins qui prétendent réussir sur les terres que leurs fils ont quittées. Les amoureux des arbres viennent le voir de loin.

La porte est ouverte, le terrain n'est pas clos. Olivier et Chloé font le tour du verger cherchant l'heureux dompteur de vie. Ils saluent les chiens et les canards qui caquètent autour d'un maigre bassin d'eau grise. Les poules sont sales. L'endroit semble déserté. Alors que